

IV

LA SUCCESSION DE FLEURY.

Le combat de Tem-Salmet. — Monicolle. — Le col de Mouzaïa. — Généraux d'Afrique. — Le général de Lamoricière. — Colonisation. — Deux capitaines. — En congé. — Retour en Afrique. — Bugeaud et Changarnier. — Gendarmes maures. — Moissonneurs. — Altercation. — Le capitaine Bertrand. — Le caïd Osman. — Nourri d'escargots. — Mes deux chemises. — Secrétaire du colonel. — Un festin.

A partir du 5 février 1840, nous fûmes tranquilles à Mostaganem. L'effort des Arabes fut dirigé contre Oran d'abord, et puis ensuite contre Alger. A Oran, le général de Guéheneuc avait fait élever, entre sa petite capitale et le quartier des spahis à Misserghin, une tour : la tour Combes. Il avait, en outre, mis à la disposition du colonel Yusuf une section d'artillerie de campagne, commandée par le capitaine Barral, et deux bataillons du 1^{er} de ligne, qui avaient pour chefs le commandant Mermet et le commandant d'Anthouard de Vrincourt. Sous la protection de ces forces, nos alliés les Douairs et les Smélahs campaient et faisaient paître leurs troupeaux sur d'assez vastes étendues.

Dans cette plaine de Misserghin, s'étendant au loin dans la direction de Tlemcen, entre des marais salins et la chaîne de collines qui se termine à Oran par le sommet de Santa-Cruz, qui la sépare de la plaine des

Andalouses, presque chaque matin, les cavaliers de l'Émir tentaient quelque coup de main contre les tentes de nos alliés. Yusuf lançait contre eux un ou deux pelotons de spahis, et quand les Arabes se montraient trop nombreux et trop entreprenants, il montait lui-même à cheval et leur donnait la chasse avec les trois escadrons qui lui restaient : le deuxième, capitaine Tailhan; le troisième, lieutenant de Loë supplantant le capitaine Bertrand; invariablement absent, et le quatrième, capitaine de Montebello. Le premier escadron, commandé par le capitaine Cassaignolles, avait été détaché à Oran même.

Le 12 mars, les Arabes apparurent, comme d'habitude, caracolant et entamant, à la façon des héros d'Homère, le combat par des injures prodiguées à nos alliés, qu'ils traitaient d'esclaves et de renégats. Ils reçurent à coups de fusil les premiers spahis dépêchés contre eux. Ce que voyant, Yusuf sortit de Misserghin, à la tête de ses trois escadrons. Les Arabes plièrent lentement devant lui, en tirillant. Ils l'attirèrent ainsi jusqu'à environ quatre kilomètres de Misserghin, à un endroit où s'ouvre dans les collines le ravin de Tem-Salmet, d'où sortit une nuée de cavaliers qui donna aussitôt au combat une apparence des plus sérieuses, et même des plus graves. Yusuf déploya le quatrième escadron en tirailleurs, gardant les deux autres en ligne. En même temps, il envoya à ses deux bataillons d'infanterie et à la section d'artillerie l'ordre de se porter vivement à son secours.

Les tirailleurs du 4^e escadron tinrent tant qu'ils eurent des cartouches, et perdirent presque tous leurs sous-officiers. Quand ils furent à bout de munitions, le colonel les fit remplacer par le 2^e escadron, dont les hommes passèrent, pour aller les relever au feu, dans leurs intervalles. A ce moment, le capitaine de Montebello fait sonner le ralliement pour reporter en arrière

son quatrième escadron. Les nouveaux tirailleurs du deuxième prennent le signal pour eux, et les deux escadrons, tournant le dos aux Arabes qui les chargent aussitôt, se jettent sur le troisième resté en bataille et l'entraînent dans une fuite affolée. A la vue de ces cavaliers en déroute, les deux bataillons d'infanterie, qui étaient déjà sortis de Misserghin, forment deux carrés qui auraient pu leur servir de points d'appui et de centre de ralliement. Mais une cavalerie qui fuit ne s'arrête point facilement. Les spahis ne firent halte que devant les fossés de la redoute de Misserghin, et encore quelques chevaux emportés franchirent-ils, dans un élan suprême, ces fossés eux-mêmes.

Yusuf eut assez de sang-froid et d'empire sur lui-même pour ne pas suivre ce torrent. Il se jeta dans un carré d'infanterie, accompagné d'un seul homme de tout son régiment, un tout jeune brigadier nommé Mesplier, qui fut décoré pour sa conduite. Le colonel aurait eu certainement deux compagnons si Fleury, son secrétaire, n'avait pas été en mission à Bône. Il prit aussitôt la direction du combat et commença par fondre en un seul les deux carrés du 1^{er} de ligne, afin de présenter à l'ennemi une masse plus imposante. Puis il porta immédiatement son carré en avant, en refoulant, à coups de fusil et à coups de canon, les masses ennemies vers le ravin de Tem-Salmet. Il voulait ne pas laisser ses troupes sous l'impression d'un échec et l'ennemi sous l'impression d'un succès. Il voulait donner à ses escadrons le temps de se reformer, de reprendre haleine et de revenir au combat. Il voulait enfin recueillir et sauver ceux de ses blessés ou de ses démontés qui n'auraient pas été achevés par les Arabes. Je crois qu'on ne retrouva vivant qu'un maréchal ferrant du 4^e escadron nommé Monicolle, à qui la journée dut donner des cheveux blancs. Monicolle avait eu son cheval tué sous lui pendant la déroute. Il

tomba et resta étourdi sur le sol, et tout le flot de la cavalerie lui passa sur le corps. Quand il revint à lui, il se traîna doucement sur le ventre jusqu'au fond d'un buisson de lentisques. Le spectacle qu'il eut alors sous les yeux n'était pas de nature à lui inspirer des pensées bien roses. Les spahis avaient disparu, laissant derrière eux quelques chevaux sans cavaliers. L'infanterie apparaissait à peine comme un point, au fond de la plaine, maintenant parcourue par des cavaliers arabes, enivrés de leur triomphe et activement occupés à rechercher nos morts et nos blessés qu'ils décapitaient, pour brandir ensuite leurs têtes en guise de trophées.

Monicolle, dans son buisson, se rendait tout petit, retenait son souffle et faisait sa prière, les cheveux hérissés, les yeux ardemment fixés sur le carré d'infanterie qui grandissait, qui approchait, qui apportait le salut. Un moment vint enfin où, entre l'infanterie et son buisson, Monicolle ne vit plus passer et repasser les Arabes. Il s'élança comme un fou vers ses libérateurs et... essuya la décharge générale de toute la face du carré vers laquelle il courait. Les soldats, en voyant cet homme rouge sortir du buisson, avaient subi un mouvement nerveux et tiré instantanément sur lui. Monicolle ne fut pas touché.

Pendant que le carré reprenait une vigoureuse offensive, le général de Guéheneuc, prévenu de ce qui se passait, arrivait aussi à la rescousse. Il avait d'abord fait partir tout ce qu'il avait de cavalerie sous la main, c'est-à-dire le 2^e régiment de chasseurs d'Afrique du colonel Randon et l'escadron de spahis du capitaine Cassaignolles. Ce dernier, parti au galop, rallia les trois escadrons reformés devant Misserghin et ramenés au feu. Il put prendre part à la dernière phase de la lutte. Elle se terminait. L'ennemi était en pleine retraite et, arrivé à la tour Combes, d'où la vue embras-

sait tout le champ de bataille, le colonel Randon jugea inutile d'aller plus loin. Il s'établit sur les crêtes des collines, où il fut rejoint par le général de Guéheneuc lui-même, à la tête des renforts qu'il amenait, et qu'il ramena à Oran, quand il eut acquis la certitude que tout allait bien désormais.

Le lendemain, les spahis allèrent relever leurs morts et rapportèrent dans des prolonges du train trente-neuf cadavres sans tête. Aucun officier n'avait été atteint. Il n'y eut presque pas de blessés, tous ceux qui étaient restés sur le terrain ayant été décapités, sauf Monicolle.

Aujourd'hui, après cinquante ans passés dans la cavalerie, je me rends compte des fautes qui furent commises ce jour-là. Yusuf, emporté par sa bouillante valeur, eut le tort de tomber dans un piège et de se laisser attirer jusqu'à Tem-Salmet.

La substitution d'un escadron à un autre, déployé en lignes de tirailleurs, sous le feu de l'ennemi, était une imprudence. Il aurait fallu d'abord dégager par une charge vigoureuse les tirailleurs qui manquaient de cartouches. On aurait pu, à la rigueur, après cette charge, déployer un nouvel escadron; mais il eût mieux valu, à mon sens, se replier par échelons sur l'infanterie, pour repasser ensuite, sous la protection de cette sorte de forteresse mouvante, armée de deux pièces d'artillerie, de la défensive à l'offensive.

On accusa la qualité des troupes engagées. On fut injuste. Sans doute, à ce moment, les troupes indigènes n'avaient encore pu inspirer la confiance qu'elles méritèrent ensuite par leur discipline et leur solidité au feu. Yusuf redoutait par-dessus tout pour son régiment le sort qui venait d'atteindre les spahis d'Alger qu'on avait licenciés, en face de l'impossibilité où l'on se trouvait de les recruter. Il faisait des efforts inouïs pour avoir de gros effectifs. Et, comme la guerre sainte

éloignait de nos drapeaux les bons et vrais cavaliers arabes, il envoyait partout des racleurs et recevait à bras ouverts quiconque se présentait pour revêtir le burnous rouge. Mais, cependant, à Tem-Salmet, les spahis ne firent que ce qu'aurait fait toute autre cavalerie à leur place. Faire combattre les cavaliers à pied; faire de l'infanterie avec sa cavalerie est une mesure qui présente de tels inconvénients qu'une nécessité suprême peut seule l'excuser. Quant au tir à cheval, il sera toujours incertain, inefficace, quelque précision qu'on suppose au fusil. Il n'y a pas de sophisme qui prévale contre ce fait : l'arme offensive du cavalier, c'est son cheval. Il ne puise sa force et sa puissance que dans ses qualités de choc et d'impulsion. L'arme défensive du cavalier, c'est encore son cheval. La cavalerie battue ne demande jamais son salut qu'aux jambes de ses chevaux. On ne parviendra jamais à lui faire disputer le terrain pied à pied, comme l'infanterie, et toujours elle songera à se soustraire le plus rapidement possible aux coups, pour aller se rallier et se reformer à l'abri.

Après l'affaire que je viens de raconter, et qui me fut rapportée par les camarades du régiment, car je n'y assistai pas, le théâtre des hostilités se transporta dans la province d'Alger, et la province d'Oran eut quelques mois de répit. Quand je dis la province d'Oran, il faut s'entendre; c'était Oran avec son port, Mers-el-Kébir, et sa banlieue comprise entre Misserghin, à l'ouest, et le figuier d'Arzew, au sud; c'était Mostaganem et son annexe : Mazagran. On peut presque dire que là, comme dans toute l'Algérie, nous ne possédions réellement que le terrain que couvraient les semelles de nos souliers ou le sabot de nos chevaux.

Les échecs subis depuis la reprise des hostilités, depuis l'expédition des « Portes de Fer », avaient enfin

Tiro a cavallo

ouvert les yeux. On avait compris qu'il fallait ou renoncer à l'Algérie, ou protéger coûte que coûte nos premiers et timides essais de colonisation. Des renforts étaient venus de France. On avait concentré dans la province d'Alger toutes les troupes qui n'étaient pas indispensables pour défendre des points occupés dans le reste de la colonie. Le Prince royal venait prendre lui-même le commandement de la première division d'infanterie, sous les ordres du maréchal Vallée, amenant avec lui, comme officier d'ordonnance, son jeune frère, le duc d'Aumale, nommé récemment chef de bataillon. L'objectif de la campagne était la prise de deux villes : Médéah et Milianah, situées dans le massif montagneux du petit Atlas, dont la conquête devait nous assurer la libre et tranquille possession de la Mitidja, alors très avidement et très justement convoitée par la colonisation. C'est ainsi que de proche en proche, et pour assurer la sécurité des territoires occupés, on fut amené à porter toujours plus loin la limite des pays conquis, et à compléter sans plan préconçu, par la force des choses, la conquête de l'Algérie.

Les troupes qui composaient l'armée s'étaient déjà couvertes de gloire, et les chefs qui les commandaient allaient devenir nos grandes illustrations militaires. Il y avait là, les zouaves commandés par Lamoricière, le 2^e léger par Changarnier, le 17^e léger par Bedeau. Le futur maréchal Pélissier, alors chef d'escadron, était chef d'état-major d'une des deux divisions d'infanterie. Le futur maréchal de Mac Mahon y servait comme capitaine d'état-major. Le futur maréchal Leboeuf était officier d'ordonnance du maréchal Vallée. Le futur maréchal de Saint-Arnaud commandait un bataillon de zouaves. Quatre beaux régiments de cavalerie formaient une division dont la première brigade, composée des 1^{er} et 4^e régiments de chasseurs d'Afrique, obéissait au général de Bourjolly, qui devait mourir général de divi-

sion, sénateur, etc., et la seconde, composée de deux régiments de marche, formés d'escadrons de hussards et de chasseurs venus de France, au général de Blanquefort qui devait survivre peu de temps aux fatigues de cette campagne.

Abd-el-Kader, de son côté, justifiait par des efforts de génie et d'activité la grandeur de ces efforts et se préparait à disputer vigoureusement le chemin des montagnes. Il avait compris qu'il ne serait réellement fort que lorsqu'il aurait une armée permanente et qu'il serait soustrait aux hasards des luttes, des rivalités, des exigences des contingents fournis par les tribus. Avec quelques-uns de nos déserteurs, avec des aventuriers attirés à prix d'or, il avait encadré les éléments les plus vigoureux, recrutés dans tout le pays arabe. Cette armée régulière avait son armement, ses magasins, ses uniformes et jusqu'à ses décorations. Mobile et obéissante, elle était son instrument de lutte contre l'envahisseur, instrument bien à lui, instrument de répression contre ses compatriotes révoltés. Bref, il avait réussi à imposer à l'Arabe indépendant un rudiment d'organisation civilisée qui fait le plus grand honneur à son génie.

Cette belle campagne de 1840 appartient à l'histoire de France. Elle a redit le fameux passage du col de la Mouzaïa, conquis très brillamment sous les yeux du Prince royal, la prise de Médéah, celle de Milianah.

Une fois ces villes prises, il fallait les garder ; autrement, ces expéditions, où nous achetions la gloire avec du sang, n'auraient produit sur la terre d'Afrique que l'effet du sillage d'un navire sur l'Océan qui s'entr'ouvre devant lui, bouillonne un instant derrière lui et en efface aussitôt la trace. On y jeta donc des garnisons commandées par des officiers énergiques. A Médéah, c'était le colonel Duvivier, qui fut tué à Paris, pendant les journées de Juin, à la tête de la garde mobile. Ancien

élève de l'École polytechnique, il avait quitté le génie pour l'infanterie, qui offrait plus de chances à ses ambitions. Il poussait peut-être le mysticisme jusqu'à la puérité, et la conscience de son mérite jusqu'à la vanité; mais c'était un homme de haute valeur, une véritable âme de bronze. A Milianah, c'était le colonel d'Illens, qui devait plus tard trouver la mort en combattant dans l'Ouaransenis. Officier plein de ressources, qui faisait des prodiges d'industrie pour soustraire sa garnison à la disette et aux épidémies et qui, pourtant, lorsqu'on vint la relever, n'avait plus sous la main que juste ce qu'il lui fallait d'hommes valides pour monter la garde. C'est qu'une fois les colonnes conquérantes parties, le monde arabe se refermait sur ces garnisons qu'il bloquait et qu'il entourait d'un cercle infranchissable de fer et de haine. Il fallait alors organiser de nouvelles expéditions pour leur porter des ravitaillements, et relever leurs troupes épuisées.

Vétérans des champs de bataille de l'Europe, rompus aux manœuvres de la grande guerre, nos généraux se désespéraient, en face de ces opérations qui déroutaient leurs traditions, qui s'accomplissaient sous un ciel de feu, au milieu d'ennemis insaisissables, toujours invisibles et toujours présents, dans un pays sans ressources, sans abri pour les blessés et les éclopés, sans lignes de retraite, sans centres de ravitaillement, à travers lequel il fallait emporter avec soi jusqu'à l'eau des marmites, jusqu'au bois pour la faire bouillir, dans des convois immenses qui rendaient impossible tout mouvement stratégique rapide. Le maréchal Vallée, officier du premier Empire, général d'artillerie de premier ordre, n'avait jamais exercé le commandement des troupes. Au moment où le coup de canon qui tua le général Damrémont le mit à la tête de l'armée d'Afrique, il était arrivé à un âge où l'on reste figé dans son passé et où l'on n'a plus assez de plasticité pour se

transformer, pour apprendre ce que l'on n'a jamais su. Heureusement, nous touchions à l'époque où la guerre elle-même allait faire surgir toute une pléiade de jeunes et brillants généraux qu'on a appelés les généraux d'Afrique. Elle allait leur révéler ses secrets et ses méthodes. Une fois de plus, la fonction allait créer l'organe, et enfin, sur cette terre qui avait bu tant de sang généreux, allait apparaître pour la troisième fois Bugeaud, Bugeaud converti, Bugeaud transformé, Bugeaud armé d'une tactique nouvelle et qui devait — qu'on me passe cette expression ambitieuse — y cueillir les palmes de l'immortalité.

Qui nous eût dit alors que, trente ans plus tard, tous ces braves qu'on couvrait de fleurs et de lauriers subiraient, après les amertumes de la défaite, les injures et les calomnies d'une tourbe d'avocats qui ne virent jamais l'ennemi, dont tout le rôle et tout le mérite consistèrent à égarer, à tromper le peuple français par des proclamations ampoulées et mensongères, et qui, après avoir, du fond de leur cabinet bien clos et bien chauffé, imposé à ces guerriers, couchant sur la neige, des plans inexécutables, leur en reprochèrent l'inévitable insuccès! Tous ces chefs, qui ont eu une vieillesse attristée et calomniée, nageaient alors en pleine jeunesse et en pleine gloire. Le colonel des zouaves, de Lamoricière, venait de recevoir le grade de maréchal de camp; — c'est ainsi qu'on appelait les généraux de brigade. — Il avait trente-quatre ans. Il était le plus jeune général de l'armée. Depuis l'Empire, on n'avait pas vu d'avancement plus rapide ni plus mérité. Le colonel Changarnier, du 2^e léger, avait aussi reçu les étoiles. Ses soldats l'appelaient déjà le général Bergamote, à cause du soin extrême qu'il prenait de sa toilette, allant au combat, comme on va au bal, parfumé, tiré à quatre épingles et ne touchant jamais son sabre qu'avec des gants beurre frais.

On racontait que, pour son avancement, son esprit lui avait servi autant que sa valeur. Après le combat de Mouzaïa, le duc d'Orléans, enthousiasmé de l'attitude du 2^e léger, demanda au colonel Changarnier ce qu'il pourrait faire pour être agréable à ce régiment : « Monseigneur, répondit le colonel, qui n'avait pas encore huit mois de grade, le meilleur moyen d'être agréable au 2^e léger serait de lui donner pour colonel son lieutenant-colonel. » Ce fut fait sur l'heure. Changarnier fut nommé maréchal de camp et remplacé à la tête du régiment par son lieutenant-colonel, le marquis de Luzy-Pélissac.

Ce fut également dans cette campagne que le chef de bataillon, duc d'Aumale, gagna le grade de lieutenant-colonel du 24^e de ligne, qu'il alla commander, sous la direction sévère et stricte du colonel Gentil.

Les inquiétudes qui agitèrent l'Europe en 1840, le réveil soudain de la question d'Orient imposèrent la prudence dans l'Algérie, qu'on pouvait être obligé de dégarnir de troupes pour une guerre européenne. Mais, les nuages amoncelés s'étant heureusement dissipés, l'attention publique revint de notre côté. Le 6 août, il y eut aux environs de Misserghin un assez vif engagement de cavalerie où les spahis jouèrent le premier rôle. Un de mes camarades, Verbigier de Saint-Paul, eut la jambe cassée par une balle. On l'amputa, et il mourut, quelques mois après, à l'hôpital. Au mois de septembre, le nouveau maréchal de camp, de Lamoricière, était nommé au commandement de la province d'Oran, en remplacement du général de Guéheneuc, qui rentrait en France sans laisser beaucoup de regrets ni une trace bien profonde de son administration. Le ministre ménagea son amour-propre en lui faisant savoir que le commandement d'Oran n'était plus assez important pour un général de division. Singulier motif, à la veille du jour où ce commandement allait précisé-

ment prendre une importance inconnue jusqu'alors.

Le général de Lamoricière était déjà admis comme un chef d'école. Il avait des fanatiques. Il avait aussi des détracteurs, dont aucun d'ailleurs ne contestait son mérite. Il allait bientôt n'avoir plus que des imitateurs, et il jouissait d'une popularité immense, au milieu de la jeunesse ardente et intelligente de l'armée. De taille moyenne, plutôt petit, large d'épaules et même un peu trapu, le visage coupé par d'épaisses moustaches noires et éclairé par des yeux charmants, à la fois profonds et pétillants d'esprit, il vous donnait, au premier contact, le sentiment de sa supériorité. Sorti de l'École polytechnique dans les premiers numéros, il avait fait l'expédition d'Alger comme lieutenant du génie; mais il était entré aussitôt dans l'infanterie et avait été le véritable organisateur des zouaves. Et il n'avait plus quitté la terre d'Afrique. L'assaut de Constantine avait mis le comble à sa réputation. Marchant à la tête de la colonne d'assaut, et voulant entraîner ses hommes par son exemple, il avait expressément défendu qu'on le dépassât. Dans le court trajet qui séparait la tranchée de la brèche, il voit une sorte de colosse qui cherchait à le gagner de vitesse. C'était le commandant du génie, Vieux, le même qui à Waterloo, jeune lieutenant, en l'absence d'artillerie, essayait d'abattre à coups de hache les défenses de la ferme d'Hougoumont. « Commandant! lui crie-t-il, je vous brûle la cervelle, si vous passez devant. »

Il arriva le premier sur la brèche. Un fourneau de mine éclata sous ses pieds et le lança en l'air. Il tomba, vivant mais brûlé, pendant que le pauvre commandant Vieux était tué à ses côtés. Il n'avait pas pour sa toilette la même recherche que son collègue Changarnier. Son seul luxe, c'était son écurie, où se trouvaient toujours les plus beaux chevaux de l'armée, qu'il montait d'habitude en selle arabe. Vêtu invariablement